

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

La Forêt Noire

Lallemand, Charles

Paris, 1866

IV

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

lon de la famille, la jeune fille était plus calme, et un sourire fugitif éclairait son pâle visage.

M. Ritter vint les rejoindre. On fit force musique. Quand ce fut au tour de Claire à se mettre au piano, le jeune architecte insista pour qu'elle chantât la mélodie célèbre dans le pays :

Rose, nous allions au printemps...

Mais Claire essaya en vain d'articuler une note; sa voix sortait étranglée, et elle se leva du piano. Elle pleurait.

Emmanuel et Sarah s'approchèrent d'elle, et l'interrogèrent doucement : « Je ne sais ce que j'ai éprouvé, dit-elle. Depuis quelque temps, des palpitations de cœur m'ont prise; ce ne sera rien, assurément. »

On se sépara bientôt. Emmanuel ne put dormir de la nuit. Vers le matin, il fit un rêve bizarre. Il arrivait à Paris, et descendait du chemin de fer. Au lieu de Blanche, qu'il s'attendait à rencontrer, il apercevait Claire dans la gare, et quand il s'approchait d'elle pour lui prendre la main, la jeune fille tombait morte.

IV

M. Ritter et Emmanuel avaient visité le cimetière. « Il me faudra au moins deux mois de travail, » dit l'architecte au jeune homme. « C'est bien, fit Emmanuel; vous m'écrirez, Monsieur, et je reviendrai pour inaugurer moi-même la chapelle, car je pars très-pro-

chainement. » Le lendemain M. Ritter quittait Neubach, il allait à Ulm chercher des ouvriers. Les deux jeunes gens se serrèrent cordialement la main.

Claire était de plus en plus sombre. Emmanuel ne la quittait pas. Une nouvelle lettre de Paris arriva : Blanche annonçait positivement qu'elle allait partir pour Neubach. « Je n'ai qu'un moyen d'empêcher cette folie, se dit Emmanuel, il faut que je parte moi-même ! »

Il entra dans la chambre n° 17. Il était environ huit heures, et la chambre de la jeune fille était éclairée. « Le bonheur est là, se dit-il, le calme, la vie ! Là-bas, c'est le mensonge, le vain bruit, la mort lente et sans gloire ! Et il faut que je m'éloigne ! »

Il redescendit lentement et alla frapper à la porte du salon. On ne l'attendait plus, et la famille s'était retirée. Claire vint ouvrir. « Il faut que je vous parle, Claire, dit Emmanuel. »

Claire était toute pâle. Emmanuel la contempla longtemps ; quelques jours de tristesse avaient suffi pour ravager ce charmant visage. Il eut peur, et il se repentit d'être venu. « Parlez, monsieur Emmanuel, dit doucement la jeune fille.

— Je suis bien à plaindre, dit Emmanuel ; quelques mots qui me sont échappés vous l'ont fait comprendre, mon enfant ; mais vous ne savez pas toutes les tristesses de ma vie. Or, je dois être franc jusqu'au bout ; à une femme comme vous, je puis tout dire ; d'ailleurs il est des heures où il n'est plus possible de reculer. Je vais partir, Claire.

— Je le savais, murmura la jeune fille, sans lever la tête.

— Je vais partir, répéta Emmanuel, quand je voudrais ne jamais quitter ce pays, cette chère maison. Je ne sais quelle fatalité me pousse, à laquelle j'obéis machinalement tout en me révoltant contre elle, car ce mot seul me répugne. Je n'ai jamais connu ma mère, vous le savez, et dès que j'ai été en âge de le comprendre, un mot de mon père m'a averti que je ne devais jamais regarder en arrière, que ma mère avait commis une de ces fautes que l'homme n'oublie

pas, et qu'en me reconnaissant pour son fils, il avait été au-delà de ce que son devoir exigeait. Il fut convenu ce jour-là que le nom de ma mère ne serait jamais prononcé entre nous.

« Ma vieille nourrice m'avait bercé avec les histoires de son pays, elle m'avait souvent parlé du *Chevalier d'or* et de la chambre où ma mère était morte; tout enfant que je fusse, j'avais retenu ce nom, ces chiffres, et je m'étais juré de venir visiter un jour cette chambre sacrée pour moi. Mon père me fit donner une éducation très-complète; je ne manquai de rien, j'étais entouré de toutes les recherches du luxe, de toutes les élégances de la vie. Seulement, je cherchais en vain autour de moi un cœur qui reçut les épanchements du mien. Mon père ouvrait avec une prodigalité inouïe sa bourse à mes moindres caprices; il semblait même m'encourager dans cette vie de jeune homme, oisif, aventureux, bruyant; mais quand je voulais venir à lui, lui tendre les bras, chercher à ses pieds une caresse, lui apporter les tendresses dont mon cœur débordait, je trouvais en lui un homme sévère, hautain. Il était mon père devant le monde, et parce que je portais son nom. Dans son hôtel, j'étais pour lui moins qu'un étranger.

« Il m'emmena à Paris; il venait de quitter la carrière diplomatique. Là je me trouvai, je ne sais comment, lancé dans ce tourbillon de vie fiévreuse, turbulente, où le cœur se dessèche en quelques années. Un instinct supérieur me sauva. Je me jetai dans la musique, ma seule passion vraie, et, pendant des années, je vécus des consolations que me donnait cette mâle nourriture. Un jour je rencontrai une de ces femmes que les bas-fonds de Paris rejettent chaque année, et que le caprice d'un millionnaire blasé pousse en quelques jours au faite de ce monde étincelant et banal. C'était une conquête glorieuse; tous mes amis avaient les yeux sur elle. Elle fut à moi, je m'épris de cette femme, je me donnai à elle corps et âme. Je me trompais moi-même, je savais parfaitement que son cœur était fermé

à jamais à tout sentiment généreux : je voulus faire un miracle, la contraindre à m'aimer. Stupide que j'étais ! elle écoutait mes confidences pour s'en armer bassement contre moi. Je souffris par elle de toutes les façons : j'étais meurtri, saignant, épuisé. Ce jour-là, Claire, ce jour-là, je découvris que je l'aimais davantage.

« Je partis pour Madrid, elle vint m'y rejoindre. Plus que jamais je lui appartenais. Une grande crise seule pouvait me sauver. Mon père mourut. A l'instant, je pensai à ma mère, à Neubach ; je lui dis qu'il fallait nous séparer, que j'allais je ne sais où, en Allemagne, en Russie. A peine parti, je lui écrivis que je ne pouvais me passer d'elle, que je l'aimais plus que jamais ! Oui, Claire, j'ai écrit cela, je l'ai cru... peut-être le crois-je encore. Et cependant c'est faux ! j'ai cette créature en horreur, et je lui obéis ; elle me fait peur, et je veux la rejoindre, et j'ai une hâte sauvage d'être auprès d'elle !...

« Claire, Claire, sauvez-moi, pardonnez-moi, priez pour moi ! dit-il en se jetant à genoux avec une angoisse croissante. Dites-moi de ne pas partir, que je vous perds, que je vous tue ! » Et il baisait avec transport la robe, les mains, les pieds de la jeune fille. Bientôt il s'aperçut qu'elle s'affaissait, et portant les mains sur son cœur, il lui sembla que ce cœur ne battait plus. Fou de terreur, il parcourut la chambre en appelant au secours, ouvrit les portes, les fenêtres.

Sarah, les enfants, Lisbeth, la mère accoururent. Claire n'avait pas rouvert les yeux. Lisbeth et Sarah la prirent doucement dans leurs bras et la portèrent sur son lit. Emmanuel était resté à la porte. Vers deux heures, on vint lui dire que la malade avait entièrement repris connaissance. Il s'éloigna en chancelant.